

BULLETIN SALESISIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité. (III S. JEAN, 8)

Appliquez-vous aux bonnes lectures, à l'exhortation et à l'instruction. (I TIMOTH. IV, 13)

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes. (S. DENIS)

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes. (S. FRANÇOIS DE SALES)



Quiconque reçoit un enfant en mon nom c'est moi-même qu'il reçoit. (S. MATH. XVIII, 5)

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-leur sous les yeux des livres, qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu. (PIE IX)

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle. (LÉON XIII)

SIÈGE: Nice, Place d'Armes, 1 - Marseille, Rue des Romains, 9 - Lille, 288 R. Notre-Dame
Rue Boyer, 28, Ménilmontant, Paris.

SOMMAIRE — Le Cœur de Jésus et l'Eucharistie — Suite de la Conférence tenue à Turin le 29 janvier — Grâce de Marie Auxiliatrice — Les derniers moments de M. François Montaldo insigne Coopérateur Salesien de S. Nicolas — Efficacité du saint Sacrifice de la Messe — Ligue Anti-Maçonnique.

LE COEUR DE JÉSUS ET L'EUCCHARISTIE.

L'Eucharistie, la plus divine entre les choses divines, la merveille des merveilles, est appelée avec raison l'œuvre la plus belle et la plus grande, le chef d'œuvre du Cœur de Jésus. Les actes les plus remarquables, les exemples les plus éclatants de bonté et de tendresse, dont la vie tout entière du divin Rédempteur est remplie, s'éclipsent devant ce que St. François de Sales appelait l'Amour des Amours. *Car qu'est-ce que le Seigneur a de bon et d'excellent, sinon le froment des élus, et le vin qui fait germer les vierges? Quid enim bonum ejus est, et pulchrum ejus, nisi frumentum electorum, et vinum germinans virgines?* (1). C'est pourquoi pendant toute la vie mortelle de Jésus, ses desirs les plus vifs et les plus ardents, les mouvements les plus nobles

et les plus généreux de son cœur étaient constamment dirigés vers cette œuvre surhumaine de puissance et de bonté. Et pour nous faire comprendre la sublimité surnaturelle du don, et son importance infinie pour la foi, il voulut Lui-même avant de nous le faire, nous expliquer et comme préparer avec un soin tout particulier cet acte si délicat, si noble, si important, en le faisant précéder du miracle étonnant de la multiplication des pains, et en choisissant pour lieu de son discours la Synagogue, où le peuple accourait de toutes parts, et Capharnaüm, l'une des villes les plus grandes et les plus peuplées de la Judée (2).

Enfin vient l'heure à jamais mémorable déterminée de toute éternité pour l'institution de l'ineffable Sacrement, et voici qu'un nouveau sujet de merveille nous est présenté dans cette circonstance si suavement solennelle, dans les paroles si pleines de délicieuse amabilité, dans le maintien souverainement affectueux et paternel de l'adorable Jésus (3). Que pouvait-il faire de plus pour pénétrer nos âmes de la suavité surnaturelle de l'Eucharistie, de son importance ou plutôt de sa nécessité pour la vie chrétienne? On ne peut jamais assez rappeler cette nécessité, aujourd'hui surtout, où nous

(1) ZACH. IX, 17.

(1) JEAN. VI.

(2) LUC. XXII, 15 et suiv.

voyons répandre et chercher à justifier une sorte de christianisme qui prétendrait, dans la pratique, faire abstraction de la communion fréquente. *Il n'y a pas de catholicisme*, disait un jour dans son éloquente simplicité notre bien-aimé D. Bosco, *là où ne se trouvent pas la Sainte Vierge et l'Eucharistie*. Et c'est avec juste raison, car si le christianisme doit à Marie, par Jésus, son origine et sa vie, l'Eucharistie en constitue l'âme, le complément, la perfection. Malheur à la société en général! Malheur aux nations, aux villes, aux maisons d'éducation, où ne règne pas la fréquente communion! Leur existence morale et religieuse ne peut tarder à sombrer, leurs jours sont comptés!

Eh bien, voulons-nous raviver dans nos âmes et dans celles des autres la foi et l'amour envers la divine Eucharistie? Voulons-nous que cette foi et cet amour passent dans nos œuvres, de manière à faire revivre les plus beaux temps du christianisme? Voulons-nous infuser à cette société débile et lâche un principe de force, de vertu, de vigueur; voulons-nous répandre sur cette société corrompue, menacée de la gangrène, un souffle puissant de chasteté, d'incorruptibilité, d'immortalité? Excitons et pratiquons avec ardeur la dévotion envers le Sacré Cœur de Jésus. Que ce soit là, en effet, le but principal, capital de cette admirable dévotion, c'est ce qu'enseigne St. François de Sales, auquel est due plus particulièrement la connaissance de la haute signification, et la diffusion de cette dévotion. Il suffit de jeter un regard sur sa vie pour comprendre aussitôt comment, en remettant aux filles de la Visitation, établies par lui, le précieux dépôt d'une aussi chère dévotion, il voulut avant tout les maintenir affectionnées envers le Sacrement de l'Eucharistie, par le moyen duquel le divin Rédempteur nous donne son propre Cœur, et nous en fait en quelque sorte les maîtres. « Saluez fréquemment, écrivait le saint Evêque, le Cœur de ce divin Sauveur, qui pour nous montrer son amour s'est caché sous les apparences du pain, afin de demeurer familièrement et intimement avec nous. L'amour, continue le saint Prélat, vous fera connaître combien est grand l'amour de notre Dieu, qui, pour être à nous de plus près, a voulu se donner Lui-même en nourriture pour le salut de nos âmes, afin qu'en les nourrissant, elles devinssent plus parfaites. » C'est pourquoi l'Eglise, mère affectueuse et maîtresse infaillible, en approuvant la fête et les Offices en l'hon-

neur du Sacré Cœur de Jésus, déclara qu'elle le faisait afin que les fidèles, sous l'image du Sacré Cœur, honorassent avec plus de dévotion, de ferveur et de profit spirituel l'amour que nous a témoigné Jésus-Christ dans sa passion, dans sa mort et dans l'institution de l'adorable Sacrement. » Ainsi le Cœur de Jésus, duquel, au commencement de l'Eglise, est née l'Eucharistie, dont les Pères et les Docteurs ont vu le symbole dans le sang qui coula de l'ouverture faite par la lance, devait être encore, dans la décrépitude morale et religieuse du monde, le moyen, l'instrument le plus puissant de la faire revivre et comme renaître dans les esprits, dans les cœurs et dans les œuvres des chrétiens dégénérés, devenant ainsi, à l'origine et à la fin, le principe du plus auguste des Sacrements.

Mais ce cœur tout aimable doit avoir un temple, d'où, comme d'un centre, ses rayons bienfaisants puissent se répandre sur le monde entier. Or quelle autre ville pouvait mieux convenir que Rome, centre et vie de l'Eglise universelle? Quel autre quartier pouvait-on choisir plus à propos que celui où une nombreuse population, éloignée des antiques églises et basiliques, vit privée de la parole de Dieu, et où des milliers de pauvres enfants sans parents, sans protecteurs, sans pain, provenant de toutes les parties de l'Italie, pour ne pas dire du monde, réclament incessamment un hospice qui les sauve de la ruine de l'âme et du corps? Qu'il s'élève donc et qu'il s'achève ce monument, je veux dire l'église et l'hospice du Sacré Cœur, où la foi trouvera ce qu'il y a de plus auguste, et la charité ce qu'il y a de plus tendre. Qu'il s'élève pour donner une preuve durable de notre amour envers Jésus-Christ, pour rattacher solidement notre dévotion au centre de la catholicité et de la foi; qu'il s'élève pour immortaliser la reconnaissance envers le Grand Pie IX, qui le commença et envers son très-digne successeur Léon XIII, qui s'en est fait l'infatigable continuateur, qu'il s'élève enfin pour couronner les sacrifices, et accomplir les vœux les plus ardents de notre cher D. Bosco. Hâtons donc le moment où sur ce mont Esquilin, qui portait jadis un temple dédié à la Concorde, nous verrons consacrer l'église monumentale au très-clément Cœur de Jésus, où, au lieu de gardes préposées à la défense de fausses divinités, s'élèvera un établissement pour former les phalanges destinées à veiller à la gloire de Dieu et au salut des âmes.

SUITE DE LA CONFÉRENCE

tenue à Turin le 23 janvier.

III.

Moyens à employer pour obtenir ce résultat.

En vous développant la troisième pensée de D. Bosco, il me sera facile de vous indiquer les moyens de devenir de véritables Coopérateurs, puisque cette troisième pensée roule précisément sur les moyens à employer pour soutenir les œuvres salésiennes. Ces moyens je les réduis à trois : *prier, agir, donner.*

Prier. Oui, priez Dieu de bénir nos maisons, priez-le de rendre efficace notre parole publique ou privée, dans le cœur des petits et des grands, des enfants et des adultes; priez l'Auteur de tout bien de nous accorder des lumières spéciales dans les doutes et les incertitudes, courage et consolation dans les contrariétés et les amertumes de la vie. Croyez-le bien, mes chers auditeurs, il est des moments où un pauvre prêtre, un missionnaire, un professeur, un chef d'atelier sent lourdement le poids de sa charge. Tantôt le commencement d'une œuvre difficile lui cause de la peine; tantôt les menaces d'hostilité d'un personnage puissant l'attristent et l'effraient; tantôt le danger d'un scandale blesse douloureusement son cœur, et lui enlève le repos du jour et de la nuit. Nous avons alors besoin que Dieu augmente en nous sa grâce et ses secours intérieurs et extérieurs, et il accorde plus volontiers cette faveur aux prières qui lui sont adressées par d'autres qu'à celles que nous lui adressons nous-mêmes, parcequ'il se plaît à donner aux uns la récompense de leurs peines, et aux autres la récompense de leur charité fraternelle. Donc, priez. Nous, comme les soldats de Josué, nous combattons dans la plaine pour conquérir pour nous et pour le peuple de Dieu la terre promise; mais vous, comme de nouveaux Moïse sur la montagne, élevez vos mains vers le Ciel et invoquez-le pour nous: vos prières nous obtiendront la victoire. Priez pour les missionnaires, qui plus que tous autres sont exposés au danger. Priez surtout pour que Dieu nous conserve notre cher D. Bosco, qui à lui seul nous vaut tous; avec lui pour guide, pour conseiller, pour soutien les Salésiens ne craignent rien. Mais ne vous contentez pas de prier pour nous; priez aussi pour vous-mêmes et pour ceux qui vous sont chers, afin de rester fermes dans la foi et persévérants dans la grâce de Dieu. Priez le Seigneur de vous accorder une volonté énergique et constante de faire le bien pendant que vous en avez le temps, et qu'il ne permette pas que vous vous flattiez d'avoir encore beaucoup d'années à vivre, mais employez le mieux possible le temps présent, car l'espoir d'une longue vie n'est le plus souvent qu'une dangereuse illusion. Combien, pour s'être leurrés de cette fatale erreur, se sont trouvés les mains vides au moment de la mort! Qu'il n'en soit pas ainsi de vous. Priez donc.

C'est le premier moyen pour être de bons Coopérateurs.

Agir. Mais prier ne suffit pas; Dieu demande davantage; il veut des œuvres; il faut donc agir. C'est le second moyen. Oui, agissez, ne vous contentez pas de déplorer les maux présents; que chacun dans sa sphère s'occupe de les diminuer et d'y porter remède. Un grand nombre de pères et de mères de famille, de personnes constituées en dignité se plaignent que les enfants sont méchants, que la jeunesse est insolente et sans mœurs, mais que font-ils pour remédier à ce déplorable état de choses? Absolument rien, et l'on doit s'estimer heureux encore quand ils ne contribuent pas à l'aggravation du mal par leurs mauvais exemples et leurs scandales. Il faut agir par la parole et par les faits. Donner un bon avis, conseiller une œuvre de charité, dissuader d'une mauvaise action, mettre la paix entre les personnes désunies, visiter les malades, procurer l'instruction religieuse, engager à fréquenter l'église et les Sacrements, prendre soin des enfants des deux sexes en danger de se perdre, si vous le pouvez, payer leur pension pour les placer dans quelque bonne maison d'éducation, favoriser la vocation des jeunes gens à l'état ecclésiastique ou religieux, voilà autant de bonnes œuvres auxquelles vous pouvez concourir dans une mesure plus ou moins large, et, en agissant ainsi, vous deviendrez comme autant de Salésiens et de Sœurs de Marie Auxiliatrice dans vos maisons et au milieu du monde; par conséquent, de véritables Coopérateurs et Coopératrices. Agissez donc.

Donner. Prier et agir ne coûtent peut-être pas beaucoup à un certain nombre; mais quand il faut donner, c'est tout autre chose. Et pourtant, si nous ne faisons pas encore cela dans la mesure de nos forces, nous manquons à notre devoir.

Donner, c'est-à-dire faire l'aumône selon nos facultés, est une obligation imposée par Dieu; obligation que malheureusement beaucoup de chrétiens et de chrétiennes ne connaissent pas ou transgressent en la connaissant, au grand risque de leur salut éternel.

Permettez-moi donc de vous en parler au nom de D. Bosco, chers auditeurs, et de vous en parler avec les paroles mêmes du Saint-Esprit. Dieu dans la loi ancienne et Jésus-Christ dans l'Évangile, voilà les oracles auxquels j'en appelle: *Faites part de votre pain à celui qui a faim; et faites entrer dans votre maison les pauvres et ceux qui ne savent où se retirer; lorsque vous verrez un homme nu, revêtez-le*, ainsi parle le Seigneur par la bouche du prophète Isaïe (1).

Quand vous venez en aide aux œuvres salésiennes, vous accomplissez tous ces devoirs sacrés, parceque vos aumônes sont en bonne partie employées à donner du pain à ceux qui ont faim, à recueillir ceux qui sont sans abri, à couvrir ceux qui n'ont pas de vêtements, comme sont précisément des milliers de pauvres enfants qui reçoivent l'hospitalité, la nourriture et le vête-

(1) ISAÏE, LVIII.

ment dans nos maisons d'Europe et d'Amérique.

Dans la loi nouvelle, loi de grâce et d'amour, dans l'Évangile, le précepte de donner, de faire l'aumône, est un de ceux qui sont le plus fortement inculqués. Il suffit, pour le prouver, de citer les paroles que le divin Juge adressera au dernier des jours, au jugement universel, à ceux qui n'auront pas fait l'aumône: *Allez loin de moi, maudits, au feu éternel, qui a été préparé au diable et à ses anges; car j'ai eu faim, et vous ne m'avez point donné à manger; j'ai eu soif, et vous ne m'avez point donné à boire; j'étais sans asile, et vous ne m'avez point recueilli; nu, et vous ne m'avez point vêtu... chaque fois que vous ne l'avez point fait à l'un de ces petits, à moi non plus vous ne l'avez point fait* (1). Ces paroles sont claires et ne prêtent à aucune équivoque. Celui qui pouvant faire l'aumône, ne la fait pas, commet un péché de cruauté envers Jésus-Christ lui-même, et sa sentence est déjà prononcée: *Va-t-en loin de moi, maudit, au feu éternel.*

Notre-Seigneur Jésus-Christ va même, dans un autre endroit du saint Évangile, jusqu'à fixer ce que l'on doit donner en aumône. Ecoutez ses paroles: *Quod superest date eleemosynam*: donnez en aumône ce qui vous reste après avoir satisfait vos besoins, besoins raisonnables; et non pas ceux qui sont créés par le luxe, par le vice ou le caprice. Ailleurs le même Évangile explique encore ce qu'est le superflu, il dit: *Que celui qui a deux tuniques en donne une à celui qui n'en a point, et que celui qui a de quoi manger fasse de même* (2). Par là Notre-Seigneur n'entend pas nous défendre d'avoir deux vêtements pour diverses circonstances; de même qu'il n'interdit point de garder chez soi de la nourriture pour aujourd'hui ou pour demain; mais il veut nous faire comprendre que nous ne devons pas négliger de faire l'aumône, par une crainte chimérique de manquer de quelque chose dans l'avenir. A présent le pauvre souffre, l'enfant est abandonné, les âmes se perdent: pourvoyons à ces besoins urgents, et Dieu ne manquera pas de nous procurer ce dont nous aurons besoin pour l'avenir.

D'après ces avis et d'autres du divin Sauveur, les saints Docteurs de l'Église sont d'accord pour enseigner que le précepte de donner en aumône ce qui ne nous est point nécessaire, à nous ou aux nôtres, selon la condition de chacun, est un précepte contenu dans le septième commandement de la loi divine: Vous ne déroberez point; d'où il suit que ne pas faire l'aumône, ou se mettre par des dépenses déraisonnables dans l'impossibilité de la faire, soit pour nourrir les pauvres, soit dans l'intérêt de la religion et du salut des âmes, c'est une espèce de vol. Ecoutez à ce propos les paroles des plus célèbres Docteurs. Saint Ambroise dit: *Ce n'est pas un moindre crime de refuser l'aumône aux pauvres, lorsqu'on est en état de la faire, que de déro-*

ber à ceux qui possèdent (1). Saint Jérôme écrit: *Si vous avez quelque chose de plus que le nécessaire pour la nourriture et le vêtement, sachez que c'est pour vous un devoir de le donner* (2). Saint Augustin dit à son tour: *Le superflu des riches est le nécessaire des pauvres, par conséquent garder le superflu c'est posséder le bien d'autrui* (3). Saint Bernard s'exprime ainsi: *C'est notre bien, crient les pauvres; ce que vous jetez et dépensez en vain, vous nous le dérobez avec cruauté* (4). Et S. Thomas, l'oracle de l'école, si précis et mesuré dans ses opinions, enseigne la même vérité dans ces paroles: *Ce que l'on a de superflu appartient aux pauvres par droit naturel... Le Seigneur exige non-seulement que l'on paie la dîme, mais il veut encore que l'on donne le superflu aux pauvres* (5). Et enfin, le cardinal Bellarmin, l'un des plus doctes théologiens, dans son opuscule sur *L'art de bien mourir*, après avoir rapporté ces maximes et autres semblables, ajoute: *Si quelqu'un prétendait qu'on ne doit pas donner le superflu aux pauvres en rigueur de justice, je ne crois cependant pas qu'il puisse nier qu'on doive le faire par obligation de charité. Et quant à moi je trouve qu'il y a bien peu de différence entre aller en enfer pour avoir manqué à la justice, ou y aller pour avoir manqué à la charité* (6).

Il y a donc obligation de donner, mes chers auditeurs, et ce n'est pas moi qui vous le dis, je n'aurais pas autorité pour cela, mais c'est la parole de Dieu, qui nous jugera, ce sont les paroles des saints, qui seront témoins et assesseurs de notre jugement. Mais dans quelle mesure devons nous donner? L'Esprit-Saint nous le dit dans le livre de Tobie: *Soyez charitables en la manière que vous le pourrez: si vous avez beaucoup de bien, donnez beaucoup; si vous en avez peu, ayez soin de donner de bon cœur de ce peu même que vous avez* (7). Pensons que Dieu sait combien chacun peut donner, et que c'est avec lui que nous devons faire nos comptes, car il est le chargé d'affaires des pauvres, des œuvres de charité, de bienfaisance, de religion, et non pas avec la cupidité, ni même avec certains maîtres à la conscience large, quelquefois peu instruits ou même ignorants, mais le plus souvent manquant eux-mêmes de zèle et de charité.

Il y a obligation de donner; mais quand? Aussitôt qu'on le peut, sans renvoyer l'accomplissement de ce devoir d'un jour à l'autre, en laissant, pendant ce temps, languir les nécessiteux, en laissant se perdre tant d'âmes qui pourraient encore être sauvées, en laissant périr tant d'institutions, de bonnes œuvres, qui étant secourues à temps pourraient continuer à vivre pour

(1) Sermon 81.

(2) Lettre à Hédib.

(3) Traité sur les psaumes, 147.

(4) Lettre à Hen.

(5) In 2, quest. 66, art. 7. et quest. 87, art. 1.

(6) Livre I, chap. 9.

(7) Tob. IV.

(1) MATTH., XXV.

(2) LUC., III.

la gloire de Dieu et de l'Église. C'est pourquoi Dieu dit par la bouche du sage: *Ne dites point au pauvre: allez et revenez; je vous ferai l'aumône demain: lorsque vous pouvez la faire à l'heure même* (1). Il ne manque pas de chrétiens et de chrétiennes qui, contrairement à cette divine injonction, font des dispositions pour que leurs biens soient employés, après leur mort, en œuvres de charité et de religion. Mieux vaut tard que jamais, certainement; mais cela suffira-t-il pour qu'ils puissent se présenter avec assurance au tribunal de Dieu? Et ne courent-ils pas risque de ne rien faire? N'est-il pas vrai que certaines volontés dernières sont continuellement attaquées, et que le plus souvent elles sont réduites ou mises à néant par les parents, les neveux ou les avocats?

Il y a obligation de donner; mais avec quelles dispositions d'esprit? Avec une intention droite de plaire à Dieu et non en vue d'obtenir les applaudissements du monde. Il n'y a pas longtemps, un homme riche fut invité à participer à la construction de l'église et de l'hospice du Sacré Cœur de Jésus à Rome; il s'y refusa en disant: — Je ne veux pas concourir à faire le bien avec les autres, je veux le faire seul, afin que le monde présent et la postérité le sachent; or, je ne puis plus faire cette œuvre à moi seul, parcequ'elle est déjà trop avancée, par conséquent je ne fais rien. — Et, avec cet étrange raisonnement, il refusa même de prendre quelques billets de loterie, lui qui, sans se gêner, pouvait disposer de millions. Non, Dieu ne veut pas la charité des orgueilleux, mais de ceux qui, en donnant peu ou beaucoup, mettent en pratique l'enseignement de Notre-Seigneur Jésus-Christ: *Lors donc que tu fais l'aumône, ne sonne pas de la trompette devant toi... que ta main gauche ne sache pas ce que fait ta droite* (1). D'autres se chargeront de sonner la trompette en temps utile: ce seront d'abord ceux qui auront reçu vos bienfaits; ce seront les saints du ciel qui applaudiront à votre charité; ce seront les Anges à la fin du monde, lorsque, appelant votre corps pour la résurrection et le revêtant de gloire, ils vous présenteront à Dieu pour recevoir la récompense de vos aumônes, à la face de l'univers entier.

Il y a obligation de donner; mais comment? Avec joie. Et pourquoi? parcequ'il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. C'est précisément ce qu'enseigna Jésus-Christ par ces paroles: *Beatius est magis dare, quam accipere* (2). Et pourquoi donc y a-t-il plus de bonheur à faire l'aumône qu'à la recevoir? Je crois que l'une des raisons se trouve dans les grands avantages qu'elle procure à qui la fait. Écoutez-en quelques-uns pour vous exciter et vous encourager; les voici exposés dans la Sainte Écriture par Dieu même.

Premier avantage. L'aumône, qu'elle soit faite

en vue de satisfaire pour ses péchés, ou pour obtenir des grâces, ou pour quelque autre saint motif, délivre de la mort éternelle, c'est-à-dire de la damnation éternelle, en nous obtenant le pardon de nos péchés. Voici les divines paroles: *L'aumône délivre de tout péché et de la mort; et elle ne laissera point tomber l'âme dans les ténèbres... c'est elle qui fait trouver la miséricorde et la vie éternelle.... L'eau éteint le feu, lorsqu'il est le plus ardent; et l'aumône résiste au péché* (1). C'est dans ce même sens que s'expliquent les Saints Pères, lorsqu'ils attribuent à l'aumône une force comme celle du saint baptême. Pour abrégér, qu'il me suffise de citer ici saint Ambroise, évêque de Milan: *L'aumône, dit-il, est en quelque façon un autre baptême des âmes, comme le déclare le Seigneur, lorsqu'il dit: Donnez l'aumône et tout en vous sera pur; et, s'il était permis de le dire, j'ajouterais que l'aumône nous est plus utile que le baptême, car ce sacrement ne se reçoit qu'une fois et ne nous procure le pardon qu'une fois, tandis que l'aumône nous obtient le pardon chaque fois que nous la faisons* (2).

Deuxième avantage. L'aumône augmente en qui la fait la confiance envers Dieu. En voici le divin témoignage: *L'aumône sera le sujet d'une grande confiance devant le Dieu suprême pour tous ceux qui l'auront faite* (3). C'est pourquoi le martyr St. Cyprien, évêque de Carthage, appelle l'aumône *la grande consolation des croyants*. Et comment n'en serait-il pas ainsi, si l'on se rappelle que le Fils de Dieu a dit: *Bienheureux les miséricordieux parcequ'ils obtiendront eux-mêmes miséricorde*, et qu'au jour du jugement il adressera à ceux qui auront exercé la charité ces consolantes paroles: *Venez, les bénis de mon père; possédez le royaume préparé pour vous depuis la fondation du monde: car... chaque fois que vous avez exercé la charité envers l'un de ces plus petits d'entre mes frères, c'est à moi-même que vous l'avez fait* (4).

Troisième avantage. L'aumône nous concilie la bienveillance d'un grand nombre de personnes, qui prient Dieu pour leurs bienfaiteurs, et leur obtiennent des grâces temporelles et spirituelles; elle augmente nos mérites et notre gloire. Le divin Sauveur nous en assure par ces mots: *Faites-vous des amis avec les richesses injustes* (5), *afin que, lorsque vous viendrez à manquer, ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels* (6). Je ne sais si vous vous souvenez de la belle explication que D. Bosco donna de ces paroles dans sa dernière lettre aux Coopérateurs et aux Coopératrices. Permettez-moi de la rappeler à votre mémoire: « Ces amis, dit-il, ce seront ces nom-

(1) TOB. IV, XII — Ecclés. III.

(2) Serm. 31.

(3) TOB. IV.

(4) МАТТ. XXV, 34, 40.

(5) Les richesses injustes sont ainsi appelées parcequ'elles sont souvent mal acquises ou mal employés. Mais, comme en hébreu le même mot signifie vanité et iniquité, d'autres croient qu'il s'agit ici de richesses vaines, opposées aux biens véritables.

(6) Luc. XVI, 9.

(1) Prov. III.

(2) МАТТ. VI.

(3) Act. XX, 33.

breux enfants arrachés à la perdition et sauvés par votre charité; ce seront les chrétiens et les payens convertis; ce seront les petits enfants des infidèles baptisés et devenus de petits anges du paradis; ce seront les pères et les mères de tant d'enfants ramenés dans le chemin de la vertu et dans leurs bras dans le ciel; ce seront les Anges gardiens de toutes ces âmes, déjà admises ou qui viendront plus tard en leur compagnie par vos soins; ce seront les saints et les saintes qui se réjouiront de voir augmenter, grâce à vous, le nombre de leurs frères et de leurs sœurs; enfin, ces amis seront la bienheureuse Vierge, Dieu le Père, Fils et Saint-Esprit que vous aurez mieux fait connaître, aimer et glorifier sur la terre. »

Quatrième avantage. Je pourrais vous citer encore plusieurs autres avantages de l'aumône, mais, pour ne pas être trop long, je me bornerai à un seul; c'est que l'aumône est souvent une cause d'accroissement des biens temporels. Cet avantage mérite aussi notre attention, car il n'est que trop vrai qu'un grand nombre de chrétiens et de chrétiennes ne font pas l'aumône, comme ils le pourraient, par la vaine crainte de se trouver plus tard dans la gêne, alors que c'est tout le contraire. Écoutez le Saint-Esprit: *Celui qui a pitié du pauvre, prête au Seigneur à intérêt...; celui qui donne au pauvre ne tombera pas dans l'indigence* (1). L'histoire sainte nous raconte aussi que Tobie faisait de larges aumônes aux pauvres, et en peu de temps il acquit de grandes richesses. Il est vrai qu'il fut pendant quelque temps dans l'affliction, mais ce ne fut qu'une épreuve envoyée par Dieu pour faire briller davantage sa vertu et la protection du Ciel en sa faveur. Les saints livres rapportent encore qu'une veuve de la ville de Sarepta pour avoir, malgré sa pauvreté, et en temps de famine, donné l'aumône au prophète Elie, fut tellement bénie du Seigneur, que tant qu'elle vécut elle ne manqua plus de rien pour elle et pour son fils (2). Si je ne craignais d'abuser de votre patience, je pourrais vous montrer d'innombrables exemples, tirés tant de l'histoire ecclésiastique que de l'histoire profane, prouvant tous que Dieu bénit et favorise même temporellement ceux qui font la charité. C'est pourquoi St. Basile compare les richesses aux eaux des puits; plus on y puise, plus elles deviennent abondantes et limpides, mais si elles sont laissées dans le repos et l'immobilité, elles croupissent et se putréfient. Combien de personnes, combien de familles, même de nos jours, ont fait l'expérience de cette double vérité! Les faits que je pourrais citer, dans un sens comme dans l'autre, sont nombreux; vous-mêmes devez en connaître qui se sont passés sous vos yeux.

Je terminerai ce discours en vous rappelant les paroles d'un Ange et l'exemple d'un martyr. Parmi divers autres enseignements, l'archange Raphaël donnait celui-ci à Tobie et à son fils:

(1) Prov. XIX. 17 — XXVIII, 27.

(2) III Rois, XVII.

Il vaut mieux faire l'aumône que d'accumuler des trésors (1). Faites bien réflexion que cet enseignement ne vient pas des hommes, mais de Dieu; que, par conséquent, il est véritable et infaillible. Je le répète donc, pour qu'il s'imprime bien dans votre esprit: *Il vaut mieux faire l'aumône que d'accumuler des trésors*. Cela vaut mieux pour l'âme et pour le corps; cela vaut mieux pour les grands avantages spirituels et matériels qui s'en suivent; cela vaut mieux pour la vie présente et pour la vie future. Cela vaut mieux, parce que, par ce moyen, vous attirerez sur vous les bénédictions de Dieu, qui feront fructifier à raison de cent pour un les biens que vous réserverez pour votre usage et pour celui de votre famille; elles vous conserveront la santé, de façon que n'aurez pas à faire des dépenses de médecin et de médicaments; elles vous conserveront vos fils et vos filles, elles les rendront sages et modestes, afin qu'ils ne dissipent pas votre patrimoine au jeu, par le luxe, les divertissements et l'ambition; elles éloigneront de vous les procès, les faillites, les revers de fortune et autres accidents, ce qui vaut mieux que tous les trésors du monde. Puisqu'il est vrai, chers Coopérateurs et Coopératrices, qu'il vaut mieux faire l'aumône que d'accumuler des trésors, si quelques-uns d'entre vous avaient jusqu'ici mis tous leurs soins, toute leur sollicitude à accroître leur patrimoine, sans avoir égard aux pauvres ou aux œuvres de charité et de bienfaisance, qu'ils montrent désormais la même ardeur à donner et à trouver le moyen de donner le plus possible. Rendez gloire à Dieu et à son Ange en croyant, non-seulement en théorie, mais en pratique, au céleste enseignement, et vous éprouverez les effets de cette consolante vérité.

L'exemple qui me reste à vous citer est celui du martyr St. Laurent. Il vivait vers l'an 260 de l'ère chrétienne; il était diacre et trésorier du Pape Sixte II, lequel l'avait fait dépositaire des trésors de l'Église, le chargeant du soin des veuves et des orphelins, des pauvres et des nécessiteux de tout genre. La huitième persécution contre les chrétiens ayant été soulevée par l'empereur Valérien, le saint Pontife en fut la première victime; le diacre Laurent prévint aussitôt que le persécuteur, non moins avide d'argent que de sang, ne tarderait pas à tenter de lui ravir les biens de l'Église dont il avait la garde, et crut prudent de les mettre en sûreté. Il fit une grande provision de vêtements, achète une quantité considérable de froment et de pain, et partage l'argent qui lui reste; puis rassemblant les chrétiens et les chrétiennes les plus pauvres de Rome, il distribue à chacun les vivres, les vêtements et l'argent en proportion de leurs besoins. Le saint martyr avait à peine eu le temps de faire cette distribution, qu'il est appelé à comparaître devant le tribunal du préfet de Rome, qui lui ordonne avant tout de remettre entre ses mains les trésors qu'il possède. A cette intimation, un sourire illumine le visage du Saint;

(1) Tob. XII.

il demande le temps de lui montrer où il les a placés, ce qui lui est accordé. Alors il réunit auprès de la maison du préfet la foule innombrable des pauvres secourus peu auparavant, et se tournant vers lui, il lui dit: — Voici les trésors que tu me demandes: ils sont placés dans les vêtements de ceux que j'ai habillés et couverts; ils sont placés dans les vivres avec lesquels, depuis plusieurs jours, ils se nourrissent et apaisent leur faim; il sont placés dans les mains de ces pauvres pères et mères de famille, qui ont pu pourvoir par ce moyen à leur besoins et à ceux de leur famille; ils sont placés dans les mains de ces orphelins, qui sont l'espérance de l'Église et les futurs citoyens du Ciel. Leurs mains ont déjà changé l'argent, que tu convoites, en brillantes couronnes, en trésors célestes pour tous ceux qui en ont fait don à l'Église: *Facultates Ecclesiae, quas requiris, in coelestes thesauros manus pauperum deportaverunt*. Ainsi parla le glorieux martyr.

Bien chers auditeurs, réfléchissez à ce que vous avez à faire. Le temps devient menaçant: les biens des riches sont convoités, et peut-être que le jour n'est pas loin où des mains criminelles chercheront à vous en dépouiller violemment. Sauvez-les à temps, en les plaçant dans un lieu où ne puisse les atteindre une rapacité malhonnête; sauvez-les, en les convertissant en marbres, en colonnes, en autels, en églises pour le Dieu vivant; sauvez-les, en les consacrant à créer des asiles de charité pour les enfants orphelins ou abandonnés, des pensions pour les clercs pauvres, des secours pour les prêtres, qui deviendront les sauveurs des âmes; sauvez-les, enfin, en les envoyant vous précéder au ciel par les mains des pauvres. Vienne alors la faillite, le désastre, la commune vous demander vos biens plus ou moins superflus, vous pourrez alors répondre le sourire sur les lèvres: — Les biens que vous demandez, les mains des pauvres les ont déjà portés dans les trésors célestes: *Facultates, quas requiris in coelestes thesauros manus pauperum deportaverunt*.

GRACE DE MARIE AUXILIATRICE.

Dans les premiers jours du mois de janvier dernier, D. Bosco recevait une lettre dans laquelle on recommandait à ses prières et à celles de ses enfants un malade atteint de pneumonie. D. Bosco répondit aussitôt en promettant les prières demandées. Quelques jours après, une autre lettre nous racontait une fois de plus combien sont efficaces les prières adressées à notre bonne Mère Marie Auxiliatrice; voici cette lettre:

Corte près Tronzano, 12 janvier 1886.

TRÈS-RÉVÉREND DOM BOSCO,

C'est le cœur rempli de la plus vive reconnaissance envers Notre-Dame Auxiliatrice, que je

viens vous faire part de la grâce dont nous lui sommes redevables.

C'était le huitième jour de la maladie de mon père, et cependant le cher malade n'éprouvait aucune amélioration. Nous attendions tremblants d'anxiété la crise qui devait résoudre bien ou mal la terrible maladie, lorsque m'arriva votre précieuse lettre. Je puis avec raison l'appeler la Providence de Dieu, car le soir du même jour, les médecins constatèrent un commencement de transpiration, circonstance indispensable pour le dénouement favorable de cette maladie, et que jusqu'alors il avait été impossible d'obtenir; et dès le lendemain, à leur extrême surprise, ils n'eurent plus qu'à constater la complète disparition du mal. Je vous ferai remarquer que dans ces dernières années mon père avait déjà été atteint deux fois de cette vilaine maladie. Alors aussi il avait été réduit à l'extrémité, mais, grâce à Dieu, il fut sauvé, tout en ayant été malade pendant plusieurs mois. Aujourd'hui, à son âge avancé, la reprise de la maladie avec des symptômes assez graves, faisait craindre une catastrophe, qui serait arrivée sans la toute-puissante intercession de Notre-Dame Auxiliatrice. Les médecins ne pouvaient s'expliquer une guérison aussi subite, mais nous, nous en comprenions bien la cause, et du fond du cœur nous bénissons Dieu et Marie Auxiliatrice qui ne laissent jamais sans secours ceux qui recourent à eux avec confiance.

Je vous prie, mon Révérend Père, de faire connaître aux Coopérateurs salésiens la tendresse, la bonté, la miséricorde de Notre-Dame Auxiliatrice envers nous, comme aussi la vive reconnaissance dont nous sommes pénétrés envers elle, en publiant dans le *Bulletin Salésien* la grâce que nous avons reçue, afin de satisfaire à notre promesse. J'espère que vers la fin de mars nous pourrons nous rendre à Turin avec mon père pour vous porter notre offrande et remercier la Très-Sainte Vierge dans son sanctuaire. Continuez à prier avec vos enfants, mon Révérend Père, pour que Dieu nous conserve une si précieuse existence.

Pardonnez-moi si je suis trop longue et croyez à ma sincère reconnaissance! Que le Seigneur continue à vous combler de ses bénédictions.

Daignez agréer, etc.

HENRIETTE TAVALLINI.

Le 2 mars M. Tavallini vint avec toute sa famille manifester sa profonde reconnaissance à Notre-Dame Auxiliatrice dans son sanctuaire, et déposer entre les mains de D. Bosco une généreuse offrande. Que le Seigneur récompense largement sa charité, et que Marie, Secours des Chrétiens, continue à le garder, lui et toute sa pieuse famille, sous son manteau maternel.

LES DERNIERS MOMENTS

de M. FRANÇOIS MONTALDO

insigne Coopérateur salésien de S. Nicolas (République Argentine).

S. Nicolas de los Arroyos, 21 décembre 1885.

Vive Marie.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Je suis chargé par notre cher Directeur de vous faire part d'une bien douloureuse nouvelle; M. François Montaldo, le modèle de nos Coopérateurs, le bienfaiteur, le père des Salésiens de S. Nicolas, n'est plus; le vendredi, 18 décembre dernier, à 9 heures du matin, sa belle âme expirait dans le baiser du Seigneur, presque sans agonie, entouré de ses frères, de sa nombreuse famille et de ses amis qui ne l'abandonnèrent pas un seul instant pendant sa courte, mais très-douloureuse maladie; il est allé, nous n'en doutons pas, recevoir la récompense des Justes. Nous n'avons rien négligé pour obtenir la prolongation de son existence; nous avons tout fait pour pouvoir conserver parmi nous cet ami, ce père: les messes, les communions, les prières furent continuelles, mais rien ne put conjurer la perte que nous redoutions: si M. Montaldo était aimé des hommes, il l'était encore beaucoup plus de Dieu; les anges avaient déjà tressé la couronne de son triomphe avec les perles précieuses de ses bonnes œuvres, et Dieu ne voulut pas le faire attendre plus longtemps pour la placer sur son front de chrétien. C'est vraiment le cas de répéter ces paroles de la Sainte Ecriture: *Placita erat Deo anima illius: propter quod properavit educere illum de medio iniquitatis.* Sa mort fut, comme elle devait l'être, le miroir de sa vie; il avait vécu chrétiennement et saintement, il eut une mort chrétienne et sainte.

Dès qu'il vit son mal s'aggraver et que les médecins réunis en consultation manifestaient sérieusement la crainte de ne pouvoir le sauver, il voulut sans retard mettre ordre à ses affaires temporelles, pour pouvoir, comme il le disait, penser uniquement à la grande affaire de son âme et à ses destinées éternelles. Dès lors il n'eut plus une seule pensée pour la terre et pour tout ce qu'il abandonnait. Il voulut bénir un à un tous les membres de sa nombreuse famille, et il laissa à tous une pensée, un souvenir qui, certainement, restera gravé au plus profond de leur cœur. Non-seulement il était entièrement résigné à la sainte volonté de Dieu, mais encore il encourageait les autres, en récitant fréquemment et à haute voix, afin d'être entendu, ces paroles de Jésus-Christ: *Que votre volonté soit faite, ô mon Dieu, et non la mienne.* Il y eut un moment où il ne fut pas possible de retenir ses larmes, ce fut quand, d'une voix suppliante et entrecoupée par les sanglots, il voulut demander humblement pardon à tous les assistants de tout

ce qu'il avait pu faire ou dire contre eux, volontairement ou contre sa volonté. Eh, qu'avaient-ils à lui pardonner, eux qui n'avaient jamais reçu de lui que des bienfaits? Sa longue vie tout entière n'avait été employée qu'à faire du bien à tous, en leur enseignant par la parole, et plus encore par l'exemple, la pratique de la vertu, le chemin de la sainteté. Toutefois, pour le satisfaire et le tranquilliser, il fallut l'assurer que tous lui pardonnaient de bon cœur et qu'à leur tour ils lui demandaient pardon, s'ils l'avaient offensé en quelque chose. Dès les premiers jours de la maladie, il demanda lui-même qu'on lui administrât les saints Sacrements, qu'il reçut avec une piété, une ferveur et une foi qui pénétra d'admiration ceux mêmes qui le connaissaient intimement.

Je ne dois point passer sous silence un fait qui peint au vif le chrétien. Le dimanche, 13, à 9 heures 1/2 du soir, il eut un évanouissement et l'on crut qu'il allait mourir. N'ayant pas encore reçu la sainte communion, il s'écria dès qu'il put parler: *Vite, vite le bon Dieu et l'Extrême-Onction.* Un homme à cheval vint nous avertir. Le Directeur partit immédiatement en toute hâte, pendant que l'on préparait la voiture pour porter le saint Viatique. A peine fut-il arrivé à son lit, il lui demanda avec anxiété: *M'apportez-vous le bon Dieu?* — Oui, cher Monsieur, il va arriver dans quelques instants. Il leva alors les yeux et les mains vers le ciel et dit: *Merci, merci, mon Dieu. Oh! combien j'ai eu peur de mourir sans communion;* et se couvrant le visage pour cacher ses larmes, il répétait *merci, mon Dieu.* Notre Directeur et tous les assistants se sentaient émus à la vue d'une telle foi et d'un si ardent amour envers Jésus dans son Sacrement.

Dans la crainte de mourir à l'improviste, il témoigna le désir d'être assisté sans interruption par quelqu'un de nos prêtres, et ce fut bien volontiers que nous ne l'abandonnâmes pas un instant, ni jour ni nuit, pendant les huit jours de sa maladie. De combien de scènes touchantes ne fûmes-nous pas témoins pendant ce temps! Souvent il nous pria de lui faire quelque lecture pieuse, qu'il s'efforçait de répéter d'une voix affaiblie. Comme il souffrait beaucoup, nous l'exhortions fréquemment à supporter ses douleurs avec patience, en pensant à Jésus crucifié: « Courage, cher monsieur, souffrez tout pour Jésus; unissez vos souffrances à celles de Jésus; » *Oh! oui, oui,* répondait-il aussitôt: *Je veux souffrir pour Jésus: donnez-moi la force, ô mon Jésus.* Puis, il approchait de ses lèvres le crucifix qu'il tenait entre ses mains, et le baisait plusieurs fois avec une telle tendresse et une telle ardeur que ceux qui étaient présents en étaient profondément touchés; ensuite il le plaçait sur son cœur et le pressait si fort que l'on eût dit qu'il voulait le faire entrer dans sa poitrine. D'autres fois il le montrait aux assistants et disait avec un sourire sur les lèvres: *Voilà mon Dieu, mon Sauveur, mon Rédempteur,* et il le contemplait longtemps, comme ravi en extase, puis il recommençait à baiser une à une toutes ses plaies. Ses amis

venaient en grand nombre pour le visiter et lui demander comment il se trouvait, mais comme il ne pouvait parler sans grande fatigue, il se contentait de lever les yeux et les mains vers le ciel et baisait le crucifix; ce muet langage semblait leur dire: c'est là-haut que je m'en vais, et celui-ci sera mon compagnon et mon guide dans ce long voyage. Il n'était pas possible dans ces moments de s'empêcher de pleurer. Oh! de combien de douces larmes ne fut pas témoin la chambre dans laquelle gisait mourant M. François Montaldo!

En résumé, l'on peut bien dire que pendant ces huit jours il fit une prédication muette, mais bien éloquente, par sa patience, sa résignation, sa conformité entière à la volonté de Dieu! Et quel ardent désir il avait de mourir! Ayant su que nous faisons un triduum solennel de Messes avec la bénédiction, en l'honneur de Notre-Dame Auxiliatrice, pour obtenir du Ciel sa guérison, il me dit pendant une nuit: *Père, je sais que vous ne voulez pas que je meure; pourquoi donc me priver du bonheur d'aller en paradis? Laissez-moi, laissez-moi faire, cher monsieur, lui répondis-je; il est vrai que nous faisons tout notre possible pour ne pas vous laisser partir: mais à une condition... Il me comprit, et ajouta: Alors, oui: que la sainte volonté de Dieu soit faite.* Cette matinée, avant de me retirer je lui dis: Monsieur François, je m'en vais offrir le saint Sacrifice pour vous; voulez-vous que je demande quelque chose de particulier à Notre-Seigneur? Il réfléchit un instant et répondit: *Qu'il m'accorde la patience, la persévérance et sa sainte grâce.* »

À dire vrai, bien que le mal allât toujours en s'aggravant, et que le pauvre malade s'affaiblit de jour en jour davantage, nous ne perdîmes jamais l'espoir de le sauver. Nous connaissons trop bien par expérience la bonté et la puissance de Marie, à laquelle nous l'avions recommandé, pour douter d'Elle: et nos espérances augmentèrent encore dans la nuit du lundi. Pendant cette nuit M. François parlait avec plus de facilité et d'une voix presque naturelle; le feu intérieur qui le consumait avait diminué, au point qu'il n'avait plus besoin de glace comme les jours précédents, de sorte que les apparences nous donnaient beaucoup d'espoir. Mais nos espérances disparurent bien vite; cette amélioration n'était qu'une annonce de l'approche de la mort. En effet, vers les 9 heures du vendredi, contre l'attente des médecins qui avaient annoncé une très-longue agonie, au moment où l'on y pensait le moins, le malade entra en agonie. Les assistants ne s'en inquiétèrent même pas, croyant qu'il s'agissait d'un évanouissement momentané, effet de son extrême faiblesse: d'autant plus que les yeux fixés en l'air, comme s'il eût eu une vision devant les yeux, il répétait: *Oh! comme elle est belle! Regardez-la, notre Mère, regardez-la: comme elle est resplendissante.* Peu après il se tut, la respiration cessa ainsi que tout mouvement qui indiquait encore la vie. Pendant cette pieuse extase, sa belle âme avait doucement brisé ses liens pour s'envoler dans le sein de Dieu.

Bientôt toute la ville connut la triste nouvelle, et un grand nombre de personnes se rendirent à la maison du défunt, pour donner le dernier adieu à celui qu'ils avaient tant estimé et aimé pendant sa vie. La récitation du Saint Rosaire continua presque sans interruption durant toute la nuit: Dieu aura certainement écouté ces prières qui s'élevaient de cœurs pleins de reconnaissance pour demander le repos éternel de notre cher défunt.

Mais ce fut le lendemain surtout que l'on put apprécier combien M. Montaldo était aimé et estimé de tout le monde. Toute la nombreuse colonie italienne, sans aucun avis spécial, accompagna le corps jusqu'à sa dernière demeure. Malgré la longueur du trajet pour aller au cimetière, nos bons Italiens réclamèrent l'honneur de porter eux-mêmes le cercueil. On avait rarement vu à S. Nicolas un cortège aussi nombreux. Au cimetière monseigneur Ceccarelli, curé de S. Nicolas, bénit la tombe et récita les prières des défunts au milieu de l'émotion générale. Il ne fut pas fait de discours à ces modestes funérailles: le défunt n'en voulait pas et n'en avait pas besoin, mais bien des yeux versaient des larmes, et des éloges certainement bien mérités sortaient spontanément de toutes les bouches.

M. François Montaldo, l'un de nos plus zélés Coopérateurs a quitté cette misérable terre de l'exil pour aller recevoir la récompense de ses vertus; mais sa mémoire vénérée restera vivante parmi nous; elle vivra par les exemples qu'il nous a laissés et par le souvenir des vertus qu'il a pratiquées à un degré héroïque. Nous n'oublierons jamais ces exemples, ces vertus; c'est là le plus bel héritage, le patrimoine le plus riche de la nombreuse famille qu'il laisse après lui, et tous ceux qui l'ont connu, qui l'ont aimé pendant sa vie participeront aussi à cet héritage. *Non recedet memoria ejus, et nomen ejus requiratur a generatione in generationem*, ainsi parle le sage de l'homme juste: il en sera de même de notre cher M. Montaldo. Non, sa mémoire ne s'effacera pas du milieu de nous, elle nous survivra; et la colonie italienne pourra toujours rappeler avec un saint orgueil que François Montaldo, son fondateur, fut un homme intègre, un ami sincère, un bon conseiller et un bon père.

Heureuse la maison salésienne qui peut compter au nombre de ses Coopérateurs, de ses bienfaiteurs, des hommes de zèle, de cœur et de foi comme M. Montaldo! Heureux le Coopérateur qui, arrivé au terme de sa carrière mortelle, pourra avoir une mort aussi douce, aussi résignée, aussi sainte, aussi enviable que la sienne!

Monsieur le Directeur, recommandez cette âme aux prières de nos bons Coopérateurs, afin qu'à l'aide de ces suffrages, elle puisse achever de satisfaire à la justice divine s'il lui restait quelque dette à acquitter envers elle, et qu'elle soit admise dans les tabernacles éternels de la gloire, pour jouir éternellement de la vue de ce Dieu qu'elle a tant aimé pendant qu'elle vivait sur la terre.

D. EVASIO RABAGLIATI.

EFFICACITÉ

du saint Sacrifice de la Messe.

Quels horribles apprêts, ma Sœur, disait à voix basse une jeune fille étroitement liée à une forte tige d'arbre, en s'adressant à une autre jeune fille non moins étroitement attachée à la tige voisine d'une souche vigoureuse, qui s'élevait sur les débris d'un vieux chêne mort de vieillesse au milieu d'une immense forêt de l'Amérique du Nord.

— Comme le tien, mon cœur est brisé par la frayeur et je souffre une angoisse affreuse, répondit l'autre captive.

C'étaient deux jeunes indiennes, filles du grand chef de la tribu des Sioux, devenues les prisonnières de la tribu des Faucons. — Pauvres parents qui nous aiment tant, reprit la première, que leur douleur doit être cruelle ? Ils connaissent le sort réservé aux prisonniers de nos féroces ennemis. Que serait-ce s'ils avaient assisté aux cris de joie et aux menaces affreuses avec lesquelles nous avons été accueillies hier soir... Ah ! ma sœur, élevons nos cœurs à ce Jésus si bon que les robes noires nous ont fait connaître, afin qu'il nous accorde la grâce de supporter courageusement la mort qui nous attend demain.

— Sœur, dit un instant après l'une des jeunes filles, tu es plus courageuse que moi si tu peux prier le Grand-Esprit. Je me meurs de peur. Il est si affreux de voir devant nous les préparatifs de l'horrible repas dont nous ferons les honneurs.

— Courage, mon amie, répondit sa sœur, rappelle-toi ces martyrs qui donnaient leur vie pour attester leur foi. Notre mort serait aussi utile à notre tribu si nous l'offrions pour obtenir sa conversion et même celle de ceux qui demain... Elle se tut en frissonnant d'effroi.

Les larmes des infortunées captives coulaient sur leur visage, elles tressaillaient au plus léger bruit et leurs paupières se relevaient anxieusement du côté de l'Orient, dans l'attente effrayante du premier rayon annonçant la venue du jour qui éclairerait leur supplice.

Après avoir veillé fort tard, occupées des préparatifs du festin abominable dans lequel devaient être dévorées les deux captives, les femmes chargées de cette besogne s'étaient retirées en laissant près des victimes les vases destinés à recevoir leur sang, les provisions d'herbes odoriférantes hachées et le foyer prêt à être chauffé. La garde des prisonnières avait été confiée à deux guerriers. Ceux-ci, convaincus que leurs captives ne pouvaient s'échapper, s'étaient couchés contre la souche à laquelle on les avait attachées et ils s'étaient endormis.

Cette même nuit le grand Chef de la tribu des Sioux, dont les deux captives étaient les filles, se présentait dans le campement d'une tribu alliée de la sienne. Cette tribu était alors évangélisée par un saint missionnaire nommé le Père

de Smet. Sur la demande du chef Sioux et de ses compagnons ils furent introduits dans la hutte occupée par l'infatigable apôtre des Indiens.

— Qu'y a-t-il, enfants, pourquoi venez-vous me trouver, leur dit le Père de Smet ?

— Père, mes deux filles que tu as baptisées ont été enlevées par nos plus cruels ennemis, les Faucons. Nous avons espéré surprendre cette tribu, nous avons échoué, et, pendant que nous étions occupés de notre attaque, un parti de Faucons est venu donner l'assaut à notre camp. Nos ennemis ont été repoussés, mais ils ont enlevé mes deux filles qui étaient imprudemment sorties afin d'être les premières à saluer mon retour. Tu sais le sort affreux qui leur est destiné. Le Grand-Esprit que tu adores est tout puissant. Si tu voulais lui parler, il me rendrait mes filles.

— Oui, il est tout puissant ! Mais ni toi, ni tes guerriers vous n'avez consenti à le reconnaître pour votre Dieu, quoique ta femme et tes filles se soient fait baptiser. Le Dieu que j'adore, et qui est le seul vrai Dieu, condamne la haine, le meurtre, le vol et c'est par haine et désir de pillage que tu as attaqué les Faucons. Tu voulais tuer leurs guerriers et ce sont eux qui ont enlevé tes filles. Ta punition est méritée. C'est à toi-même que tu peux reprocher le malheur arrivé aux infortunées victimes de tes mauvaises passions.

Père, je reconnais ma faute. J'en demande pardon au Grand-Esprit de la Robe noire. Demandez-lui de me rendre mes filles et je te promets que nous recevrons le baptême, moi et tous les guerriers Sioux.

— Chef, je crois à la sincérité de tes paroles. Puisse le *Grand-Esprit*, qui voit ce qui se passe dans ton cœur, avoir pitié de toi. Dans un moment je célébrerai la sainte Messe et j'invoquerai mon Dieu pour le salut de tes filles, mais à la condition que, de ton côté, tu lui promettras de bien gouverner ta nation et de la disposer à recevoir le saint baptême. Promets-lui encore de ne plus attaquer aucune des tribus indiennes qui vivent dans votre voisinage.

— Père, celle des Faucons nous fait tout le mal possible.

— Défendez-vous si vous êtes attaqués, mais n'attaquez jamais. Le Grand-Esprit aime la paix et si vous gardiez des pensées de haine contre vos frères, il serait sourd à ma prière.

— Nous le jurons, s'écrièrent les guerriers Sioux ! Que le Grand-Esprit des robes noires ramène les filles du chef, et notre tribu reconnaîtra la puissance de ton Dieu.

Pendant que le pieux missionnaire offrait le sacrifice de la messe, suppliant Notre-Seigneur Jésus-Christ de rendre à leur tribu les deux captives, ces infortunées étaient en proie aux horreurs d'un effroi aussi cruel que les supplices qu'elles s'attendaient à subir.

Tout à coup, sans qu'elles eussent entendu le moindre bruit, leurs yeux furent frappés par l'apparition d'un enfant vêtu comme ceux de leur nation. Ses regards étaient si doux et sa physio-

nomie si sympathique qu'elles se sentaient invinciblement attirées à lui.

Je viens vous chercher, dit-il, en élevant si peu la voix qu'elles seules l'entendirent. En même temps, il déliait avec une promptitude extraordinaire, les cordes qui les retenaient captives. « Suivez-moi, » ajouta-t-il,

Les gardiens dormaient profondément. Les jeunes filles traversèrent les campements de leurs ennemis sans que nul les vit. Le charmant enfant qui leur servait de guide semblait plutôt glisser sur la terre qu'il ne marchait, et les fugitives se sentaient entraînées avec une telle rapidité qu'elles atteignirent bientôt l'extrémité des forêts occupées par la tribu des Faucons.

Au delà s'étendait une vaste prairie qui séparait les forêts de leurs ennemis de celles des Sioux. Les deux fugitives la franchirent avec la même vitesse à la suite de leur aimable guide, qui ne les quitta qu'après avoir atteint le territoire de leur tribu. Lorsqu'elles y furent arrivées, il leur montra, avec sa main, la direction qu'elles devaient prendre et il disparut sans qu'elles pussent se rendre compte de ce qu'il était devenu.

N'est-ce pas un de ses anges que le Grand-Esprit a envoyé à notre secours, se disaient mutuellement les deux fugitives en remerciant Dieu avec toute l'effusion de leur cœur ? Le ciel blanchissait à l'Orient et les premières lueurs du soleil permettaient aux jeunes filles de suivre les étroits sentiers de la forêt.

A cette heure, le Père de Smet avait terminé le saint sacrifice de la messe. « C'est bien, dit-il au chef Sioux, relève-toi et retourne dans ta tribu, mais tremble de tromper Dieu, car tous les périls courus par tes filles ne sont pas dissipés et elles ne seront sauvées que selon la sincérité de tes promesses.

Pendant que le Chef revenait à son campement, ses filles continuaient à fuir en marchant dans la direction qui leur avait été indiquée. Ce ne fut que vers le soir qu'elles reconnurent avec une joie inexprimable qu'elles approchaient des lieux occupés par leur tribu. Leur terreur se dissipa et elles purent enfin, sans crainte, s'entretenir du péril terrible dont elles n'avaient été délivrées que par une protection évidente de Dieu. Leurs cœurs se fondirent en une joyeuse action de grâce, et elles se promirent d'être les missionnaires du bon Jésus qui avait envoyé un de ses anges à leurs secours. Un peu après, elles parvinrent sur une éminence de laquelle se voyaient distinctement les fumées de leur camp monter vers le ciel. Elles se jetèrent à genoux pour remercier encore Dieu, puis elles se pressaient mutuellement dans leurs bras en versant des larmes de joie, quand l'une d'elles s'étant retournée tressaillit frappée d'une épouvantable frayeur et se laissa tomber à terre en disant à voix basse à sa sœur : « Vite, baïssons-nous ! Deux guerriers Faucons gravissent la colline en suivant le même sentier que nous ! »

Dès qu'ils s'étaient aperçus de la fuite de leurs prisonnières, les Faucons les avaient d'abord cher-

chées dans les alentours de leur camp. N'ayant pu les retrouver, les plus agiles s'étaient précipités à leur poursuite du côté des forêts habitées par la tribu des Sioux, convaincus qu'ils ne tarderaient pas à les rejoindre. Mais, quoiqu'ils se fussent disséminés sur une grande étendue afin que les traces du passage des fugitives ne pussent leur échapper, ils n'en avaient pu découvrir aucune et ils étaient rentrés, l'un après l'autre, en disant qu'il n'y avait que le Grand-Esprit qui eût pu les faire ainsi disparaître.

Deux guerriers seulement, c'était ceux auxquels avait été confiée la garde des prisonnières, furieux de ce que leur surveillance avait été mise en défaut, s'étaient obstinés dans leurs recherches. Après avoir traversé la prairie qui séparait leurs forêts de celles des Sioux, ils avaient remarqué des traces qui pouvaient être celles des fugitives, et quoiqu'ils ne pussent s'expliquer comment elles auraient pu arriver jusque là avant eux, ils s'étaient élançés, à tout hasard, sur ces traces et ils étaient près de rejoindre les fugitives quand elles les aperçurent. Près d'elles il y avait un énorme buisson touffu presque impénétrable. Elles s'y glissèrent en rampant et en remplaçant de leur mieux les branchages qui auraient pu indiquer leur passage.

Elles y étaient à peine blotties qu'un craquement de branches dans le voisinage redoubla leur effroi. Au même instant, elles entendirent la voix de leurs ennemis. — Ces bois, disaient-ils, sont remplis de traces récentes de femmes et d'enfants. Il est impossible de s'y reconnaître. Voici tout proche les campements des Sioux. Il serait imprudent de nous attarder ici, nos fugitives ne peuvent avoir une telle avance sur nous. Nous les rencontrerons en revenant. Ils s'arrêtèrent sur la hauteur un instant, puis rebroussèrent chemin.

Les jeunes filles ne sortirent du refuge qui les avait dérobes aux regards de leurs ennemis que lorsqu'elles pensèrent qu'ils s'étaient suffisamment éloignés, et elles reprirent leur course en se recommandant à Celui qui les avait si efficacement protégées jusque-là.

Le chef des Sioux venait de rentrer dans sa tribu et racontait sa visite au pieux missionnaire, quand de bruyants cris de joie l'interrompirent. Ils étaient causés par l'arrivée des jeunes filles. Elles étaient sauvées, et leur délivrance avait coïncidé avec l'offrande du Saint Sacrifice célébré à cette intention.

La manière dont ces jeunes filles avaient été délivrées d'une mort affreuse frappa vivement les Sioux, et les convainquit de la puissance du Dieu des Chrétiens.

— Mettons-nous à genoux pour l'adorer et le remercier, dit le chef Sioux ! Tous l'imitèrent. Quelques jours après, les guerriers Sioux étaient baptisés par le pieux missionnaire. L'offrande de la sainte messe en faveur des deux captives avait obtenu que les effets de la miséricorde divine, envers elles, amenassent la conversion de leur tribu.

L. DE CISSEY.

(Le Dimanche catholique.)

LIGUE ANTI-MAÇONNIQUE.

La Société de St. Charles Borromée, rue de la Barre, 104, à Lille, vient de publier un *Manuel de la Ligue Anti-Maçonnique*. Cette brochure intéresse au plus haut degré tous les catholiques, qui sont invités à faire partie de cette ligue si nécessaire au temps présent.

Les engagements que prennent les membres de la ligue sont les suivants :

1. Ne jamais **s'affilier** à la Franc-Maçonnerie ou à une autre société secrète semblable (en sortir, si on avait le malheur d'en faire partie);

2. Ne pas **voter** dans les différentes élections, pour des hommes qu'on sait être affiliés à la Franc-Maçonnerie et résolus à favoriser les projets anti-sociaux et anti-religieux de la secte;

3. Ne pas **s'abonner** aux journaux qu'on sait être rédigés par des franc-maçons, ou qui propagent leurs doctrines, mais choisir plutôt les journaux qui adhèrent à la Ligue;

4. Faire prendre dès leur **jeunesse** à ses propres enfants ou à ceux sur qui on a de l'autorité les engagements de la Ligue (tout au moins le premier);

5. Exiger (autant que possible) au moins le premier engagement, soit des *domestiques*, soit des *ouvriers* qu'on peut avoir à son service ou auxquels on donne du travail;

6. Combattre, autant que l'on peut, les **œuvres maçonniques** (ou empêcher le mal qu'elles font), surtout l'*école neutre*; et au contraire, favoriser les œuvres et les *Associations Anti-Maçonniques*, Ecoles confessionnelles, Cercles catholiques, Associations religieuses, etc.

Il n'est pas nécessaire de s'étendre longuement sur l'utilité ou plutôt sur la nécessité pour les catholiques de s'unir pour combattre la secte ennemie; c'est désormais une question de vie ou de mort pour la société.

Sa Sainteté Léon XIII, qui signalait dernièrement aux catholiques et à tous les hommes sérieux le grave péril que font courir à l'humanité les sociétés secrètes, a envoyé à l'auteur du manuel dont nous parlons un bref très-élogieux et encourageant, que les lecteurs trouveront en tête de la brochure.

Les catholiques doivent savoir, du reste, qu'il est impossible de servir deux maîtres, Jésus-Christ et Satan, l'Eglise et la Franc-Maçonnerie: dès qu'un catholique s'affilie *en connaissance de cause* aux sectes maçonniques ou aux sociétés secrètes semblables, il devient apostat par le fait et même tombe sous le coup de l'excommunication.

Voici, à ce sujet, les paroles formelles du Pape Clément XII (dans sa bulle *In eminenti*, du 27 avril 1738):

« En vertu de la sainte obéissance, Nous défendons à tous les fidèles et à chacun d'eux en particulier... d'établir, de propager, de favoriser la société dite des francs-maçons, de la recevoir dans leurs maisons, de s'y agréger et d'assister à ses réunions, *sous peine d'excommunication à encourir par le fait même.* »

Benoit XIV, Pie VII, Léon XII, Pie IX ont renouvelé cette condamnation et cette excommunication. Léon XIII, à son tour, confirme ces actes réitérés de l'autorité apostolique, et ajoute: « Rappelez aux fidèles qu'en vertu des sentences plusieurs fois portées par Nos prédécesseurs, aucun catholique, s'il veut rester digne de ce nom et avoir de son salut le souci convenable, ne peut, sous *aucun prétexte*, s'affilier à la secte des franc-maçons. »

Nos lecteurs feront donc une œuvre excellente en se procurant ce petit manuel, en le faisant connaître et en le répandant autour d'eux. Cela peut se faire à peu de frais:

Prix 0,10 c. l'exemplaire, franco 0,15.

7 exemplaires pour	6 =	0,60	port	0,25
15 » » »	12 =	1,20	»	0,45
70 » » »	50 =	5 fr.	»	0,85
150 » » »	100 =	10 fr.	«	0,85

À la Société de St. Charles Borromée, rue de la Barre, 104, à Lille (Nord).

Et en Belgique chez M. Charle Peeters, éditeur, rue des Cordes, à Louvain.

BIBLIOGRAPHIE

Se vend au profit de l'œuvre de Dom Bosco à Paris :

LA BONNE NOUVELLE

de Notre-Seigneur Jésus Christ.

Trois tomes en 5 magnifiques volumes de 5 à 600 pages chacun. — Chez Bray et Retaux, éditeurs, 82 rue Bonaparte à Paris. — Se trouve aussi rue Boyer, 28, Ménilmontant, Paris.

Cet ouvrage, apprécié par les autorités les plus compétentes et revêtu de l'approbation explicite de Mgr. l'Archevêque de Rennes, peut remplacer en quelque manière et suppléer aux bibliothèques si difficiles à consulter avec fruit. C'est une véritable somme THÉOLOGIQUE et PHILOSOPHIQUE, car toutes les questions de cette nature y sont traitées et résolues avec clarté.

Deux tables aident singulièrement à se servir de ce véritable trésor. *La bonne nouvelle*, nous l'affirmons, facilitera notablement aux prêtres le travail que nécessite le ministère de la prédication.

Nous la considérons comme quasi indispensable aux maisons religieuses, étant éminemment propre à donner aux âmes « cet aliment très nourrissant et très agréable à la piété » dont elles ont plus particulièrement le pieux désir et le besoin. Pour les pieux laïques ayant eu le bonheur de « l'éducation chrétienne, » ce livre ne saurait être lu sans un grand fruit et, nous pouvons l'assurer, sa lecture ne tarde point à présenter *pour tous* l'attrait le plus profond, le plus saisissant. *On ne s'en dache pas sans peine.*

Avec permission de l'autorité ecclésiastique - Gérant MATHIEU CHIGLIOSÉ

Turin - Imprimerie Salésienne.